Collection du Centre Jean Bérard, 50

LA LUCANIE ENTRE DEUX MERS
ARCHÉOLOGIE ET PATRIMOINE

Actes du Colloque international
Paris, 5-7 novembre 2015

édités par
Olivier de Cazanove et Alain Duplouy
avec la collaboration de Vincenzo Capozzoli

volume 1

Naples
2019

Introduction

Olivier de Cazanove, Alain Duplouy

Le colloque « La Lucanie entre deux mers : archéologie et patrimoine », tenu à Paris du 5 au 7 novembre 2015, est le fruit d'une double dynamique de recherche en cours à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne : d'une part, le programme « La Lucanie antique : archéologie et patrimoine », dirigé par Alain Duplouy, qui a bénéficié d'un financement important de la Ville de Paris entre 2012 et 2015 dans le cadre du programme Émergence(s) et qui vise à dresser un inventaire des sites archéologiques de Lucanie et des antiquités lucaniennes à travers le monde ; d'autre part, le programme partagé « Le paradigme lucanien », lancé par Olivier de Cazanove au sein de l'équipe de recherche *Archéologies et Sciences de l'Antiquité* (ArScAn – UMR 7041), avec pour objectif de fédérer les protagonistes des divers chantiers archéologiques lucaniens menés au sein de l'UMR ArScAn, en particulier Paestum, Laos et Tricarico. Les équipes parisiennes travaillant sur la Lucanie ont ainsi uni leurs efforts pour organiser ce colloque[1].

Il s'agissait d'un colloque sur la Lucanie, et non prioritairement sur les Lucaniens. La nuance est d'importance, comme nous le rappellerons. Le programme de ces journées ciblait en effet un *espace* lucanien – selon la définition donnée par Pline l'Ancien et Strabon entre autres – davantage qu'une *période* lucanienne ou même un *peuple* lucanien. La Lucanie, du fait de sa position géographique et de son histoire complexe, de l'âge du Fer à l'époque impériale, entre colons grecs et populations italiques, entre empreinte hellénique et expansion romaine constitue en effet un observatoire privilégié pour penser dans la longue durée les transformations d'un territoire ou, plutôt – les contributions le rappelleront régulièrement –, d'un ensemble de territoires aux spécificités propres.

Il s'agissait du reste d'inscrire la Lucanie dans un cadre chronologique étendu, depuis l'époque géométrique et l'implantation des colonies grecques jusqu'à ce que l'on appelle souvent la « romanisation » du IIIe au Ier siècle av. J.-C., tout en ouvrant l'enquête sur l'époque impériale. Cette perspective chronologique large renvoie à d'intéressantes questions d'identité culturelle, liée aux populations successives qui, selon les auteurs anciens, occupèrent cette région, mais aussi aux diverses cultures matérielles que l'archéologie ne cesse de mettre en évidence année après année.

Nous avons voulu définir la Lucanie comme un espace « entre deux mers ». Ses frontières naturelles, maritimes – ses limites terrestres se révèlent un peu plus difficiles à appréhender – correspondent au littoral tyrrhénien et au golfe de Tarente. Aussi bien présente-t-elle deux versants, deux ouvertures maritimes, dont on a souvent voulu opposer les faciès culturels, et même les trajectoires historiques.

1. Nos vifs remerciements vont aux membres du comité scientifique du colloque qui regroupait, outre les auteurs de ces lignes, Stéphane Bourdin, Claude Pouzadoux, Agnès Rouveret et Alain Schnapp, ainsi qu'à Juliette de La Genière qui, avec son incomparable expérience vécue de l'archéologie lucanienne, a bien voulu ouvrir nos travaux. Nos remerciements s'adressent aussi aux institutions qui ont porté et financé le projet : le programme Émergence(s), l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, l'UMR 7041 ArScAn, l'École française de Rome, le Centre Jean Bérard, la Fondation Maison des Sciences de l'Homme et l'Institut culturel italien. C'est aussi le Centre Jean Bérard qui, grâce à la disponibilité de sa directrice, Claude Pouzadoux, accueille aujourd'hui ces deux gros volumes, préparés avec soin et compétence par Magali Cullin-Mingaud (édition) et Vincenzo Capozzoli (bibliographie).

En réalité, cette opposition, si tant est qu'elle ait existé, ne doit pas être durcie : elle procède dans une large mesure de traditions de recherche et d'études régionales, qui limitent trop souvent leur propos à l'une des deux grandes régions administratives de l'Italie actuelle qui se sont superposées à la Lucanie antique, la Campanie du Sud (province de Salerne) et la Basilicate (moins le Melfese et le Materano proprement dit)[2], sans oublier la frange septentrionale de la Calabre actuelle (nord de la province de Cosenza). La Lucanie antique, il faut y insister, ne se limite pas à la Basilicate actuelle. La Lucanie « entre deux mers » présente bien deux versants qui regardent, l'un vers la mer Tyrrhénienne, l'autre vers la mer Ionienne. Mais leur interface, qui correspond à l'hinterland apenninique, est à la fois enclavée et poreuse. Cette vaste région antique, à la géographie morcelée et aux profils écologiques variés, présente donc des cultures matérielles certes pour partie différentes, mais témoigne aussi d'intenses circulations que les fouilles des dernières années révèlent toujours davantage.

Le colloque portait à la fois sur l'archéologie et sur le patrimoine de la Lucanie.

Si l'on met de côté les voyageurs, antiquaires et collectionneurs qui se sont aventurés dans ces contrées depuis le XVIII^e^ siècle, la Lucanie est en réalité une terre de conquête archéologique récente. Pays abandonné de Dieu et des hommes dont parlait Carlo Levi dans un livre célèbre, la Lucanie est décrite à la fin de la Seconde guerre mondiale par l'archéologue britannique Dunbabin comme une « *terra incognita* »[3]. De fait, les fouilles archéologiques ne prirent réellement leur essor que dans la seconde moitié du XX^e^ siècle, en particulier grâce à la création de la *Soprintendenza della Basilicata* en 1964 dont Dinu Adamesteanu prit la tête, mais aussi grâce au dynamisme, sur le versant tyrrhénien, de Mario Napoli, inventeur de la « tombe du plongeur » à Paestum, ou de Venturino Panebianco, qui mena une série de fouilles dans le Cilento et dans le Vallo di Diano. Au fil d'une histoire de la recherche que diverses communications ont permis de rappeler, l'archéologie des cinquante dernières années n'a cessé de renouveler nos connaissances.

Le patrimoine enfin. Si les découvertes récentes sont exposées et étudiées dans les musées de Basilicate, de Calabre et de Campanie, de nombreuses antiquités issues de Lucanie sont présentes dans les collections étrangères. Elles constituent en ce sens un patrimoine mondial. De Rio de Janeiro à Sidney, de Los Angeles à Saint-Pétersbourg, de Compiègne à Boston, de Berlin à Reading, la dispersion du patrimoine lucanien à travers le monde nous en apprend autant sur les pratiques antiquaires et sur les réseaux du collectionnisme classique que sur les filières du commerce illégal d'antiquités. Relire l'histoire de ce patrimoine lucanien à travers le monde et resituer les objets dans leur contexte initial permet du reste de revoir les connaissances anciennes à la lumière des acquis les plus récents de l'archéologie de la Lucanie.

Tels étaient les objectifs des trois journées du colloque international parisien. Plus de quarante communications avaient été prévues et distribuées entre trois sessions différentes. La première journée, tenue grâce à l'accueil de l'Institut culturel italien et de l'Ambassade d'Italie dans le cadre prestigieux de l'Hôtel de Galliffet, fut consacrée à « La Lucanie, du Grand Tour aux chantiers d'archéologie préventive » ; il s'agissait d'évoquer l'histoire d'une recherche européenne, depuis les voyageurs du XVIII^e^ siècle jusqu'à l'archéologie préventive d'aujourd'hui et de demain. La deuxième journée commença par une session sur « La Lucanie au musée : patrimoine et collections », qui s'attacha à dresser le bilan de ce patrimoine mondial et des recherches que celui-ci suscite, de Melbourne à Potenza, tandis que l'après-midi fut partagée en trois ateliers thématiques, tenus simultanément et respectivement consacrés aux « œuvres et collections », aux « sites » et aux « productions et échanges ». La troisième et dernière journée fut, quant à elle, consacrée à « La diversité des cultures matérielles » à travers le temps, de la mésogée archaïque à la Lucanie augustéenne, et à travers l'espace, de Paestum à Laos et de la zone nord-lucanienne à la frontière avec Tarente. Parallèlement, une trentaine de posters sur les thèmes du colloque furent affichés dans la Galerie Colbert, cadre universitaire des deuxième et troisième journées de la rencontre. L'objectif était d'offrir des communications de synthèse, avec la présentation – parfois pour la première fois – de données nouvelles issues de fouilles récentes. Outre aux spécialistes confirmés, qui font littéralement l'archéologie lucanienne depuis plusieurs décennies, la parole fut également donnée à de jeunes chercheurs, dont les contributions ne sont pas moins décisives dans le renouvellement des données de terrain, des problématiques de recherche et des modèles interprétatifs. L'ensemble de la recherche italienne, européenne et

2. Deux jalons dans l'histoire de la bibliographie scientifique, emblématiques de ce point de vue : Racioppi 1889 et Adamesteanu 1999.

3. Dunbabin 1948, p. 153.

internationale était du reste présente : pas moins de dix nationalités étaient ainsi représentées.

Les contributions réunies au sein de ces gros volumes, qui reprennent l'essentiel des contributions présentées en novembre 2015 à Paris, ont pour ambition de présenter la somme des connaissances produites à l'occasion de ce colloque international. Afin que ces actes ne soient toutefois pas la simple juxtaposition des communications présentées, transcrites à la suite d'une introduction strictement événementielle – comme cela arrive trop souvent –, nous avons souhaité réorganiser la matière de ces contributions selon un plan thématique cohérent, qui mêle contributions courtes et longues, qu'elles soient issues de communications ou de posters.

Tout au long des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, dans le cadre de leur Grand Tour, de nombreux jeunes gens de bonne famille et artistes issus de toute l'Europe séjournèrent à Naples, certains d'entre eux osant même s'aventurer plus au Sud, dans les campagnes lucaniennes moins aisément accessibles[4]. L'un des aspects les plus tangibles de leur activité, outre les récits de voyage et les multiples dessins qu'ils rapportèrent, fut l'acquisition d'antiquités. De nombreux objets acquis durant leurs périples ou leurs fouilles furent ramenés en Europe du Nord, enrichissant les collections privées et stimulant les premières publications. L'avidité pour ces antiquités suscita le développement d'un commerce vigoureux et lucratif, qui draina vers Naples quantité d'objets déterrés à travers le royaume, en particulier dans certaines localités alors réputées pour leur riche patrimoine archéologique comme Armento ou Anzi[5]. Au fil de l'histoire du collectionnisme, ces antiquités se retrouvèrent progressivement dans des collections publiques et privées à travers le monde entier, constituant ce que l'on peut appeler un patrimoine lucanien mondial, autre aspect des problématiques mises en avant dans notre colloque. Ces objets alimentèrent pendant longtemps une réflexion strictement antiquaire puis artistique sur la Lucanie antique, débouchant notamment sur la classification des céramiques à figures rouges d'Italie du Sud dans le travail d'Arthur D. Trendall[6], qui distingua notamment productions paestane, lucanienne et apulienne.

Quant aux principales sources antiques sur la Lucanie, elles ont été rassemblées et traitées de manière globale et synthétique dans l'article « Lucania » de la *Realencyklopädie*, que l'on doit à Ernst Honigmann[7], byzantiniste allemand chassé par les lois raciales de 1933 et établi en Belgique. Ainsi s'explique que l'article porte un intérêt tout particulier à la période byzantine. Ainsi s'explique aussi que la principale référence en la matière soit devenue, depuis lors, l'article « Lucania » du *Dizionario epigrafico di antichità romane*, que l'on doit à E. Lepore et A. Russi[8]. Un demi-siècle plus tard, la perspective était bien différente, autant d'ailleurs que le contexte historiographique de rédaction. Mêlant sources littéraires et archéologiques selon une démarche philologique et archéologique qui distingue clairement la nature des sources pour en dégager une synthèse historique raisonnée, Lepore reprenait à son compte le concept d'« ethnogenèse », amorçant un tournant dans la question lucanienne, jusqu'alors dominée par le paradigme « invasionniste ». On y reviendra.

Antiquaires, puis historiens et archéologues ont longtemps pris pour argent comptant les descriptions antiques. L'historiographie contemporaine a ainsi accepté nombre de *topoi* des auteurs anciens, en particulier l'hostilité entre, d'une part, Lucaniens et Grecs et, d'autre part, entre Lucaniens et Romains, tant et si bien que l'habituelle image guerrière des Lucaniens contraste normalement avec celle, presque pacifique, des Œnôtres, réputés alliés des Grecs au sein de l'empire sybarite. Diverses études récentes ont toutefois défendu une vision quelque peu différente[9], reléguant ces représentations à de « simples » constructions discursives liées à l'agenda politique des Grecs et des Romains. En l'occurrence, il a été rappelé que l'origine géographique et l'identité ethnique de ces groupes ne sont souvent que la projection dans le passé de préoccupations récentes. Plus spécifiquement, les multiples récits liés aux Œnôtres, puis aux Lucaniens, appartiennent au genre littéraire des *origines gentium*, dont la vraisemblance ethnographique est faible[10].

Le développement d'une véritable archéologie de la Lucanie antique a été tardif. À de rares exceptions près, il n'y eut guère de recherches archéologiques

4. Settembrino, Strazza 2004.

5. Milanese 2014. Voir aussi les contributions de A. Zambon, P. Pelletier-Hornby, F. Donnici, F. Le Bars-Tosi dans ce volume.

6. Trendall 1967. Sur son apport à la connaissance de la Lucanie antique, voir la contribution de G. Shepherd dans ce volume.

7. Honigmann 1927, col. 1541-1552. Deux recueils des sources anciennes relatives à la Lucanie existent aujourd'hui : Cordano 1971 et La Greca 2002.

8. Lepore, Russi 1975.

9. Musti 2005.

10. Bickerman 1952.

en Lucanie avant la création de la *Soprintendenza della Basilicata* en 1964. Dans la première moitié du XX^e^ siècle, la gestion du patrimoine archéologique de Lucanie était divisée entre les Pouilles, sous la direction de la *Soprintendenza alle Antichità della Puglia e del Materano*, et la Campanie. C'est ainsi que les premières fouilles du sanctuaire extra-urbain de San Biagio alla Venella furent menées en 1962 par le Surintendant des Pouilles, Nevio Degrassi, qui inaugura l'antiquarium de Métaponte et rédigea le premier catalogue du musée[11]. Diverses initiatives précoces sont à signaler dans la province de Salerne. Rappelons la création en 1939 de la *Soprintendenza alle Antichità di Salerno e Potenza*, ainsi que les activités de deux de ses surintendants, Pellegrino Claudio Sestieri et Mario Napoli. Ils conduisirent plusieurs interventions archéologiques dans la région avec l'assistance des inspecteurs locaux (*ispettori onorari di zona*) et de deux figures de l'archéologie lucanienne des années 1950 et 1960 : Venturino Panebianco et Francesco Ranaldi, directeurs respectifs du Museo provinciale de Salerne et du Museo provinciale de Potenza[12]. Panebianco inaugura la première saison de recherche en Lucanie occidentale (l'actuel Vallo di Diano) en faisant appel à la jeune Juliette de La Genière pour l'étude des nécropoles de Sala Consilina[13], un site bien connu à Paris depuis la fin du XIX^e^ siècle grâce à l'arrivée au Petit Palais du mobilier da la tombe Boezio[14]. Dans les mêmes années, Panebianco mena des fouilles sur le site voisin de Padula, mettant au jour des nécropoles extraordinaires des V^e^ et IV^e^ siècles – qui demeurent aujourd'hui encore pour l'essentiel inédites. En 1957, il inaugura, à Padula également, le Museo archeologico della Lucania occidentale[15]. L'intérêt de Panebianco pour l'archéologie de la Lucanie se manifesta également à travers la création de la revue *Apollo. Bollettino dei Musei Provinciali del Salernitano*, qui accueillit de nombreuses contributions relatives à des découvertes faites en Lucanie, rédigées par les principaux chercheurs de l'époque (J.D. Beazley, K. Kilian, A.D. Trendall, B. Neutsch, etc.).

Le développement de la *Soprintendenza della Basilicata* est lié au nom et à l'action décisive de Dinu Adamesteanu[16]. Entre 1964 et 1977, l'archéologue italien d'origine roumaine consacra son activité à la fouille des cités grecques de Métaponte et d'Héraclée sur la côte ionienne, mais aussi à l'exploration archéologique de nombreux sites de Basilicate intérieure, conviant les archéologues étrangers à participer à cette entreprise de redécouverte des « populations anhelléniques » de la Lucanie antique, selon le titre d'une exposition qui fit date à Potenza en 1971[17]. Parmi les collègues français auxquels Adamesteanu fait appel, on mentionnera J. de La Genière, J.-P. Morel, C. Klein-Andreau, tandis que dans le même temps, leurs compatriotes qui opèrent en Campanie du Sud sont A. Schnapp, J. Maurin, A. Lemaire, H. Tréziny, et bientôt l'équipe de la convention franco-italienne pour l'urbanisme de Paestum, à laquelle on doit une œuvre considérable, coordonnée par E. Greco et D. Theodorescu, auxquels s'adjoindront A. Rouveret et ses élèves, R. Robert, A. Lemaire, S. Stefan.

Le début des congrès de Tarente, en 1961, puis la création de la Surintendance de Basilicate en 1964 avec Dinu Adamesteanu à sa tête, confèrent à la « grande Lucanie » davantage de visibilité qu'elle n'en avait jamais eu – mais ce n'est à vrai dire que comme arrière-plan, comme arrière-pays de la Grande Grèce. Le projecteur est braqué avant tout sur les *poleis* littorales (en raison, entre autres, des sources disponibles), l'hinterland reçoit lui aussi sa part de lumière, mais de plus loin si l'on peut dire, en tant qu'il est en contact avec les cités de la côte. Il est significatif qu'un seul congrès de Tarente ait été spécifiquement consacré à une population indigène (*I Messapi*, 1991), aucun aux Lucaniens qui auraient pourtant fourni une ample matière. Les « non-Grecs » d'Italie du Sud ne sont jamais étudiés que de biais, et un renversement sémantique s'opère alors : on prend pour objet d'étude « les Grecs et Italiques en Grande Grèce » (*Greci e Italici in Magna Grecia*, tout premier congrès de Tarente), « les peuples non grecs de la Grande Grèce » (*Le genti non greche della Magna Grecia*, onzième congrès, 1971) et plus tard « les Italiques en Grande Grèce » (*Italici in Magna Grecia*, titre finalement retenu pour les actes du colloque d'Aquasparta de 1986, qui avait été consacré à « l'émergence du politique parmi les peuples osco-

11. *Antiquarium Metaponto* 1961.

12. Sur V. Panebianco, voir Gallo 1968-1983, p. 335-357, qui rappelle qu'il avait lancé le projet de la série *Studi Lucani. Annuario di ricerche e studi italici e italioti riguardanti l'antica Lucania*, même si les deux premiers volumes, dédiés à Poseidonia et Velia, ne furent jamais publiés.

13. Voir l'introduction de V. Panebianco à La Genière 1961b, p. 7-8.

14. Voir la contribution de P. Pelletier-Hornby dans ce volume.

15. Romito 2006, p. 11-15.

16. Bianco, De Siena 2012.

17. Adamesteanu 1971c.

lucaniens »[18]. Comme si les Italiques habitaient la Grande Grèce – et, moins encore, en étaient les hôtes – alors que, bien sûr, ce sont les colons grecs qui se sont installés sur les marges méridionales de la péninsule, sur cet étroit « rivage grec de l'Italie romaine » (et auparavant de l'Italie oscophone), pour reprendre le titre d'un livre récent[19]. De fait, même si la période romaine est systématiquement écartée de la réflexion sur la Grande Grèce (au point que la prise de Tarente en 272 av. J.-C. a longtemps été considérée comme une sorte de « fin de l'histoire »[20]), le cadre de référence dans lequel on pense celle-ci est en réalité augustéen. Il n'est autre que la région III, Lucania et Bruttii. Deux autres horizons de référence, encore plus anachroniques, peuvent être débusqués derrière cette conception si extensive de la Grande Grèce qu'elle finit par cerner, sinon englober, l'hinterland italique. D'un côté bien sûr, la majeure partie du royaume de Naples puis des deux Siciles, jusqu'en 1861 ; de l'autre, le Mezzogiorno entendu comme objet de la « question méridionale » (*meridionalismo*), jusque dans l'après-guerre, avec en son cœur une « pauvre région », au sous-développement emblématique, la Basilicate[21].

Dans cette perspective, qui emprunte nombre de ses références à l'anthropologie tiers-mondiste et à l'historiographie marxiste[22], l'étude des rapports entre Grecs et Italiques (réputée être la seule voie d'accès à la connaissance de ces derniers) devait nécessairement devenir un face-à-face dialectique entre colons et « indigènes »[23]. Non que (comme on l'a plus tard prétendu dans le milieu des *post-colonial studies*), historiens et archéologues des colonisations antiques aient le moins du monde confondu celles-ci avec les colonisations de l'époque contemporaine. S'il y a eu tentative de comparaison, elle concerne plutôt les réactions des sociétés locales, d'autrefois et d'hier, confrontées à « *l'incontro tra una civiltà superiore e una civiltà sottosviluppata*[24] ». Le monde « indigène » reste « subalterne » dans son ensemble par rapport à celui des cités grecques, même si l'afflux de richesses importées de celles-ci favorise en son sein la naissance d'élites détentrices du pouvoir et des biens de prestige. Des processus de différenciation sociale graduelle sont à l'œuvre au Ve et surtout au IVe siècle av. J.-C. Par conséquent, selon M. Torelli, la seule « approche correcte du problème ne peut être formulée qu'en termes de rapport de classe[25] ».

En amont se situe la *vexata quaestio* de l'origine des Lucaniens, un débat dans lequel il était nécessaire, pourrait-on penser, que prennent position historiens, archéologues et linguistes. Le problème n'a été abordé, en réalité, qu'avec une grande prudence et un certain embarras, quels que soient les courants de pensée auxquels ils se rattachent.

Par le passé, on a souvent souscrit, sans recul ni précautions particulières, à l'idée simple, apparemment dictée par les sources antiques, d'une migration de tribus samnites venant du Nord et s'étendant en Lucanie[26]. En appliquant un modèle ethnique des cultures matérielles – ou théorie des *Kulturkreise* en vogue durant toute la première moitié du XXe siècle –, on a défini une aire d'expansion lucanienne, en élaborant des taxinomies archéologiques et recherchant la trace de leur diffusion spatiale en guise de preuve d'une migration. Ainsi, l'apparition d'un kit funéraire particulier, composé d'armes défensives et offensives (comme le « ceinturon samnite »)[27]. Au-delà de l'archéologie, la linguistique a été, elle aussi, mise à contribution dans le débat sur l'origine des Lucaniens, au fur et à mesure qu'apparaissaient de nouvelles inscriptions, avec des chronologies très différentes[28].

La position de Lepore était de supposer une onde migratoire intermédiaire (celle, pensait-il, des Opiques connus par Timée), pour expliquer que des « proto-osques » se soient trouvés d'emblée en Grande Lucanie, entre Lucanie du Sud et Bruttium du Nord, à cause de l'inscription de Castelluccio di Lao[29]. On est, notons-le, plus de trente ans avant la découverte du cippe de Tortora qui relancera le débat sur la langue des Œnôtres, leurs pratiques discursives, leur degré de raffinement juridique[30].

---

18. Tagliente, Torelli 1990.

19. Simon 2011.

20. Toynbee 1965.

21. Bergeron 1994.

22. Freyre 1933 et Hobsbawm 1959 et 1969, cités par Lepore 1975, dans une contribution sur les origines de « l'entité régionale » lucanienne.

23. Torelli 1977 et 1988.

24. Lepore 1975, p. 48.

25. Torelli 1977, p. 49.

26. Ainsi Salmon 1967, p. 28-49.

27. Suano 1986 ; Romito 1995 ; Sannibale 1995. Sur l'apparition d'une nouvelle imagerie funéraire dans les chambres peintes des tombes de Poseidonia considérée comme le signe tangible de l'apparition de nouvelles populations dans l'espace lucanien, voir *infra* le débat sur la lucanisation de Paestum et sa chronologie.

28. Voir Lejeune 1990 ; Rix 1997 ; Lazzarini, Poccetti 2001 et la contribution de P. Poccetti dans ce volume.

29. Lepore 1976. Sur l'inscription, voir en dernier lieu Crawford *et al.* 2011, p. 1340-1342 (Nerulum 1).

30. Lazzarini, Poccetti 2001 ; Bugno, Masseria 2001.

Lepore combine, comme d'autres, des mouvements de population qu'il imagine sous forme de goutte à goutte (*stillicidio*), ou encore « d'avant-gardes samnites », avec la théorie de l'ethnogenèse, qui n'est pas explicitement attestée par les sources anciennes pour les Lucaniens, mais qui l'est en revanche pour les Campaniens et les Bruttiens. Cette prise de conscience ethnique serait au fond très semblable à une prise de conscience (de classe) sociale. On retrouve les mêmes conceptions dans une monographie qui fera date, celle d'A. Pontrandolfo[31], parce qu'elle synthétise utilement les connaissances alors acquises et les débats en cours : l'émergence des Lucaniens doit certes quelque chose au stimulus extérieur des « avant-gardes samnites », mais aussi et surtout à un processus de maturation interne des Œnôtres au contact des cités grecques du littoral[32], des contacts qui doivent être pensés dans toute leur complexité, puisque les deux entités en présence ne sont pas des blocs monolithiques et que le processus n'est pas l'imposition d'en haut d'une culture supérieure. C'est un moment intellectuel, rappelons-le, où l'on parle beaucoup de « modes de contact »[33], d'acculturation[34], et bientôt de transferts culturels – celui d'hybridation est encore dans les limbes[35]. Cette tendance générale de la recherche, italienne en particulier, qui met à bon droit à distance des schémas invasionnistes, mécaniques et idéologiquement douteux, doit cependant être tempérée par la lecture de quelques pages lucides de J. Heurgon (« l'anti-invasionnisme et ses limites »[36]), certes consacrées avant tout à l'Italie centrale, mais qui anticipent remarquablement les critiques qu'on peut adresser au *post-colonial studies*.

Dans les années 80-90 du siècle dernier, alors que le paradigme marxiste s'estompe, c'est celui de la *frontier history* qui prend en quelque sorte le relais. Renvoyant à la conquête de l'Ouest américain et à la célèbre thèse de Turner (1893), elle s'appuie, pour son application à l'antiquité, sur une riche tradition d'études archéologiques des *chôrai* coloniales qui va s'amplifiant à partir des années 70[37]. En 1997, le congrès de Tarente est consacré aux « Confins et frontières dans le monde grec occidental » (*Confini e frontierà nelle grecità d'Occidente*), tandis que les cours qu'E. Lepore dispensa au Collège de France en 1982, à l'invitation de J.-P. Vernant, publiés plusieurs années après sa disparition, font une large place à ce thème[38]. Cependant, au-delà de cette constatation que l'interface entre *poleis* côtières et hinterland italique est essentiellement fluide, mouvante et évolutive, qu'elle forme un espace d'échanges réciproques et non une barrière, on doit reconnaître que le modèle américain du front pionnier est en quelque sorte renversé : ce ne sont pas les « natives » qui sont refoulés inexorablement par les *chôrai* grecques, ce sont plutôt les *apoikiai* qui, après une phase initiale d'installation réussie, subissent la pression des indigènes de l'intérieur. Le modèle magno-grec n'est pas en définitive un modèle conquérant, au contraire de l'expansion romaine dont on commence, dans les mêmes années, à étudier les effets sur l'Italie du Sud aux trois derniers siècles avant notre ère. La « romanisation » est alors à la mode, avant d'être bientôt remise en question. Après les ouvrages fondateurs d'A. Toynbee et d'A. Giardina et A. Schiavone[39], un colloque[40] et une exposition[41] plus spécifiquement consacrés à la Lucanie signalent la montée en puissance de cette thématique au début des années 90. Au même moment, les monographies de Russi,

31. Pontrandolfo 1982.

32. Position similaire, tout aussi efficacement condensée, dans un livre qui, par sa traduction française particulièrement, a certainement été l'une des synthèses les plus influentes sur les sociétés, grecques et non-grecques, de la Grande Grèce : « au-delà de la prudence de règle envers les reconstructions littéraires, suspectes d'aplanir la perspective historique sur le long terme, on finit par accorder foi à la théorie de l''invasion' des Italiques » ou d'un « long processus infiltration jusqu'à la fin du VI^e^ siècle au moins », note Greco 1992, p. 135-136, qui met toutefois en garde contre la tentation de chercher à tout prix sous les maisons lucaniennes le village œnôtre détruit.

33. Nenci 1983.

34. Gruzinsky, Rouveret 1976.

35. *AttiTaranto LIV (2014).*

36. Heurgon 1969.

37. On citera au moins les travaux pionniers de Greco 1979 sur la *chôra* de Poseidonia, de Wąsowicz 1983, à l'autre bout de l'oikoumène hellénisé, sur l'organisation de la *chôra* coloniale grecque autour de la mer Noire [voir aussi, à ce propos les *AttiTaranto XLI (2001)*], de Vallet 1983, Osanna 1992, les prospections et les contributions de Carter 1984 ; 2001, etc. et les 7 volumes fondamentaux sur la *chôra* de Métaponte dirigés par lui de 1998 à 2018.

38. Lepore 2000.

39. Toynbee 1965 ; Giardina, Schiavone 1981.

40. Salvatore 1990. Mais le colloque dont sont issus ces actes (*Basilicata. L'espansionsimo romano del sud-est d'Italia. Il quadro archeologico*) s'était en fait déroulé à Venosa quelques années plus tôt, en 1987. On notera, encore une fois que – malgré quelques contributions qui excèdent ces limites géographiques – le cadre de référence choisi reste la région Basilicate moderne et non la Lucanie antique. Presque vingt ans plus tard, un nouveau colloque à Venosa (Osanna 2009b) s'intéressait cette fois à la Lucanie toute entière, mais pour une époque un peu antérieure (IV^e^-III^e^ s.). L'intérêt se déplaçait à nouveau de la « romanisation » à une période considérée comme cruciale pour la structuration des communautés italiques de l'intérieur, dont s'était déjà occupé le congrès d'Aquasparta (Tagliente, Torelli 1990).

41. De Lachenal 1993.

sur le versant historique, et de Gualtieri, qui prend en compte la documentation archéologique, remplacent utilement la synthèse vieillie de Magaldi[42].

Dans les années 90, la notion d'ethnicité fait également une entrée en force dans l'outillage conceptuel de l'archéologie, y compris l'archéologie classique[43]. Historiens et archéologues de l'Italie du Sud antique s'en emparent rapidement[44]. Dans la décennie suivante, la production monographique de langue anglaise spécifiquement dédiée à la Lucanie apparaît largement dominée par la problématique de l'identité[45], de la « *self-perception* » (dialectique *emic/etic*) et bientôt de l'hybridation, comme on l'a déjà dit[46].

1996 est l'année des « Grecs en Occident ». Une grande exposition à Venise, au palazzo Grassi, dont un catalogue monumental garde le souvenir[47] est complétée par une série d'expositions satellites dans les sites du sud (Naples, Paestum, Tarente, Policoro, Sybaris, Crotone, Vibo Valentia, Reggio Calabria[48]). Si l'exposition du Palazzo Grassi est essentiellement conçue autour du face à face mère patrie / monde colonial, tandis que « la rencontre des Grecs avec les peuples anhelléniques » (Sicules, Sikèles et Élymes, Campaniens, Lucaniens, Brettiens, Sardes, sans oublier les Étrusques, Rome, l'Italie du Nord, le monde celte…) est rejetée en fin de parcours, les expositions de Paestum et de Policoro, toutes deux riches de mobiliers inédits et de synthèses informées, accordent une grande place aux Lucaniens, ceux du versant tyrrhénien pour la première, ceux du golfe de Tarente pour la seconde. On retrouve, une fois de plus, la distinction en partie réelle, en partie biaisée par des logiques modernes, entre Lucanie de l'Ouest et de l'Est, entre celle de Campanie et celle de Basilicate. Dans le catalogue *Greci, Enotri e Lucani nelle Basilicata meridionale,* on retiendra en particulier les deux essais symétriques et en partie divergents de Torelli (« Per un'archeologia dell'*Oinotria* ») et de Pontrandolfo (« Per un'archeologia dei Lucani »)[49]. Si M. Torelli réaffirme qu'« une arrivée des peuples samnites depuis les montagnes […] semble indéniable » (p. 129) tandis qu'A. Pontrandolfo insiste pour qu'on « dépasse la vision moderniste […] qui conjugue supériorité militaire et invasions » (p. 172), tous deux se rejoignent pour faire de l'émergence des Lucaniens une conséquence de la chute de l'empire de Sybaris, en 510 av. J.-C. Le catalogue de l'exposition de Paestum (*Poseidonia e i Lucani*) n'est pas moins riche de nouveautés. Y sont publiées d'impressionnantes tombes de guerriers endossant encore leurs cuirasses à trois disques[50]. Casques, ceinturons, cnémides, lances, javelots et sabres sont également présents : autant de témoignages éloquents de ces « premières présences italiques organisées aux portes de Poseidonia » dans les années 420-370 av. J.-C.[51] L'arrivée des Lucaniens prend une dimension plus concrète que jamais, mais on les voit comme des mercenaires, selon un modèle de mobilité guerrière développé par Tagliamonte, se mettant d'abord au service de la cité grecque, avant d'y prendre le pouvoir en en induisant la « barbarisation »[52]. Pour d'autres[53], cette barbarisation n'est au fond qu'une perte progressive de l'identité grecque (un topos décadentiste en quelque sorte), qui n'implique pas que la cité soit devenue lucanienne, puisqu'Alexandre le Molosse en ferait sa base de départ pour combattre Samnites et Lucaniens. Toutefois Aristoxène de Tarente (Athen., *Deipn*., XIV, 632 a = fr. 124 Wehrli[54]), l'auteur qui parle de la barbarisation de Poseidonia, écrit dans la deuxième moitié du IVe siècle et, à cette époque, la documentation épigraphique et picturale montre que Paestum appartient bien désormais à une communauté culturelle osque, dont font aussi partie les Campaniens[55]. Le débat sur la « samnitisation » et la « lucanisation » de la Lucanie n'est donc pas clos.

42. Russi 1995 ; Gualtieri 2003 ; Magaldi 1947.

43. Renfrew 1993 ; Jones 1997.

44. Lomas 1996b ; Morgan 1999.

45. Horsnaes 2002 ; Isayev 2007.

46. Henning 2010b ; Isayev 2010.

47. Pugliese Carratelli 1996a.

48. De Caro, Boriello 1996 ; Bianco *et al.* 1996 ; Cipriani, Longo, Viscione 1996 ; Lippolis 1996d ; Lattanzi *et al.* 1996.

49. Torelli 1996 et Pontrandolfo 1996c.

50. Si la publication de 1996 fournit les dessins du mobilier des tombes, mais pas de vue d'ensemble de celles-ci au moment de la découverte, un récent catalogue (Niola, Zuchtriegel 2017, p. 47 et 51) en montre d'extraordinaires images.

51. Cipriani 1996b.

52. Tagliamonte 1994. Le célèbre passage d'Aristoxène de Tarente a donné lieu à une vaste bibliographie dont on extraira au moins Fraschetti 1981, pour son importance historiographique. Voir aussi Crawford 2006 ; Russo F. 2008. Humm 2018 résume les positions en présence.

53. Zevi 2004.

54. Nouvelle traduction et commentaire : Rougier-Blanc 2018, p. 97.

55. La peinture funéraire de Paestum est étudiée par Pontrandolfo, Rouveret 1992 ; celle des Samnites et des Campaniens par Benassai, Quilici 2001 ; les points de contact entre les deux, et d'abord le thème du retour du guerrier, ont été dégagés par Nicolet 1962, dans une étude fondatrice, qui portait d'abord sur Capoue et, par comparaison, sur Paestum. Voir aussi à ce sujet l'essai classique de Rouveret, Pontrandolfo 1983.

Il est destiné à rebondir à chaque avancée importante de la recherche – on pensera en particulier, d'un point de vue linguistique, à la découverte du cippe tardo-archaïque de Tortora dans les années 90 du siècle dernier[56] –, qui insiste à bon droit sur les rythmes différenciés de ce processus, entre *paralia* et *mesogaia*, entre les villes de la côte et l'hinterland montagneux[57].

1996, l'année de Grecs en Occident, marque assurément un climax dans l'histoire des études de la Grande Grèce – et, par réflexion, de ses marches italiques. Mais en même temps, le début de l'ère du soupçon n'est pas loin. Au tournant du millénaire, une série d'articles incisifs, issus du milieu scientifique anglo-saxon, remettent plus ou moins radicalement en cause le concept même de colonisation grecque[58]. Le milieu académique français s'est montré relativement réceptif à cette proposition de changement de paradigme : un colloque récent, organisé en 2012 à Lille et publié la même année, préfère parler de « diasporas grecques »[59], évacuant ainsi une référence trop explicite au concept de colonisation – mais il est vrai que les formes de présence grecque à l'extérieur, envisagées dans un spectre temporel très large, peuvent prendre des aspects très différents. Le milieu académique italien, en revanche, a sévèrement critiqué l'entreprise de déconstruction des *post-colonial studies*[60]. Ce débat ouvert touche évidemment de près le problème des rapports entre *apoikoi* de souche grecque et « natives » – c'est-à-dire des Œnôtres[61], d'après les sources littéraires, dans le sud-est de la région qui nous occupe. Il se focalise sur quelques cas emblématiques comme la succession de bâtiments à l'emplacement de l'édifice V du Timpone della Motta (Francavilla Marittima), au nord de Sybaris[62]. Aux tenants d'une certaine continuité, d'une coexistence sans violence et de formes de coopération[63] s'opposent ceux qui insistent sur les ruptures brutales et les phénomènes de discontinuité[64]. Notons sans surprise que la « déconstruction » du modèle colonial a été également tentée, comme en miroir, du côté romain, en particulier pour les phases les plus anciennes (la colonisation latine médio-républicaine), qui concernent l'Italie péninsulaire et en particulier le Sud[65]. Ce débat semble désormais largement apaisé, sur des positions moyennes[66].

Deux séries de remarques pour conclure ce panorama historiographique forcément incomplet : d'abord, on l'a déjà souligné dans cette introduction, l'histoire et l'archéologie de la Lucanie préromaine restent, aujourd'hui encore, approchées d'une seule manière : comme un face-à-face entre Grecs et non-Grecs. La Lucanie n'est toujours, pour l'essentiel, que l'arrière-pays du rivage grec[67]. Elle gagnerait à être davantage envisagée dans une perspective méditerranéenne[68], mais également dans l'espace italique. Comme la Lucanie, l'ensemble de la péninsule est « entre deux mers » mais, cette fois-ci, les Mers Inférieure et Supérieure, la Tyrrhénienne et l'Adriatique. Des travaux récents portent dans cette direction, qui prennent en considération de divers points de vue – indépendamment du problème insoluble de l'origine – le domaine osque dans son ensemble, voire l'ensemble des terroirs italiques. On pensera naturellement au nouveau corpus d'inscriptions procuré par M.H. Crawford et ses collaborateurs[69], qui va de l'Ombrie à la Sicile. On pensera aussi à des études de culture matérielle, qui montrent comment circulent objets et typologies : les armes[70], la céramique[71], la coroplathie, les terres cuites architecturales, etc. On pensera enfin à de nouvelles synthèses sur les peuples de l'Italie[72] qui reprennent à nouveaux frais la question de leur organisation sociale en remettant en question des modèles périmés (le système « *pagus-vicus* » entre autres[73]).

Enfin, on peut légitimement se demander si le foisonnement de modèles théoriques et d'approches conceptuelles qu'on a tenté de décrire dans les pages qui précèdent ne masque pas parfois une certaine

56. L'inscription de Tortora, associée à l'occupation de la vallée du Noce (peut-être par les *Serdaioi*) a été rédigée vers 500 av. J.-C. dans un idiome qui semble appartenir à la même famille linguistique que l'osque : Lazzarini, Poccetti 2001.

57. Pontrandolfo 1994.

58. Osborne 1998 ; De Angelis 1998 ; Yntema 2000 ; Van Dommelen 2002 ; Dietler 2005 ; Owen 2005.

59. Martinez-Sève 2012.

60. Greco 2011 ; Greco, Lombardo 2012.

61. Sur les tentatives d'identifier une culture matérielle œnôtre, voir Bianco, Preite 2014 et Maaskant-Kleibrink 2004. Pour une réponse, voir la contribution d'E. Greco et A. Schnapp dans ce volume.

62. Maaskant-Kleibrink 1993, p. 25 ; 2005.

63. Attema 2008.

64. Brocato 2011 ; Guzzo 2016, p. 74-80.

65. Crawford 1995 ; Bispham 2006.

66. Stek, Pelgrom 2014 ; Aberson *et al.* 2016.

67. Ou alors une « ex-Grande Grèce », comme à Paestum.

68. Dans les perspectives différentes ouvertes par Braudel 1949, et Horden, Purcell 2000.

69. Crawford *et al.* 2011.

70. Graells i Fabregat, Longo 2018.

71. Di Giuseppe 2012c.

72. Stek 2009 ; Bourdin 2012.

73. Dans la lignée des critiques de Tarpin 2002 et Capogrossi Colognesi 2002.

pauvreté documentaire, ou du moins un déficit de publications des mobiliers et des contextes. L'archéologie de la Lucanie demeure – comme celle de bien d'autres régions de l'Italie préromaine – largement tributaire de la trilogie bien connue tombe-temple-enceinte, tandis que les formes de l'habitat, malgré une première synthèse[74] et quelques publications monographiques (Roccagloriosa, Pomarico Vecchio, Civita di Tricarico, Serra di Vaglio, Laos, Paestum, etc. ainsi que Gravina Botromagno et Monte Sannace aux marges de la *regio* III), commencent tout juste à être connues. Pendant longtemps, on ne s'est intéressé qu'aux enceintes fortifiées, qui résumaient en quelque sorte à elles seules toute l'archéologie lucanienne[75]. À la fois monumentales, restées plus ou moins toujours seules visibles, mais pour cela justement à l'origine d'idées fausses (le fantasme des « enceintes vides », la mise en rapport systématique de ces ouvrages fortifiés avec l'expédition d'Alexandre le Molosse[76]), elles ont contribué à perpétuer l'illusion de la possibilité d'une archéologie sans fouille – ou sans documentation de fouille. Ce qui vient d'être dit n'ôte rien, bien entendu, à l'utilité de la prospection. Il est d'ailleurs significatif que l'un des seuls articles d'ensemble sur les fortifications lucaniennes, fondé sur une connaissance approfondie du territoire et une attention particulière portée à la géologie, soit un travail de jeunesse d'un préhistorien de grande valeur prématurément disparu, Giuliano Cremonesi[77]. Pour aller plus loin dans l'interprétation des résultats, l'affinement des chronologies et surtout la compréhension de l'organisation globale des agglomérations, il faut certes recourir à des méthodes non invasives (prospections géophysiques, lidar…) mais aussi, nécessairement, à la fouille en extension.

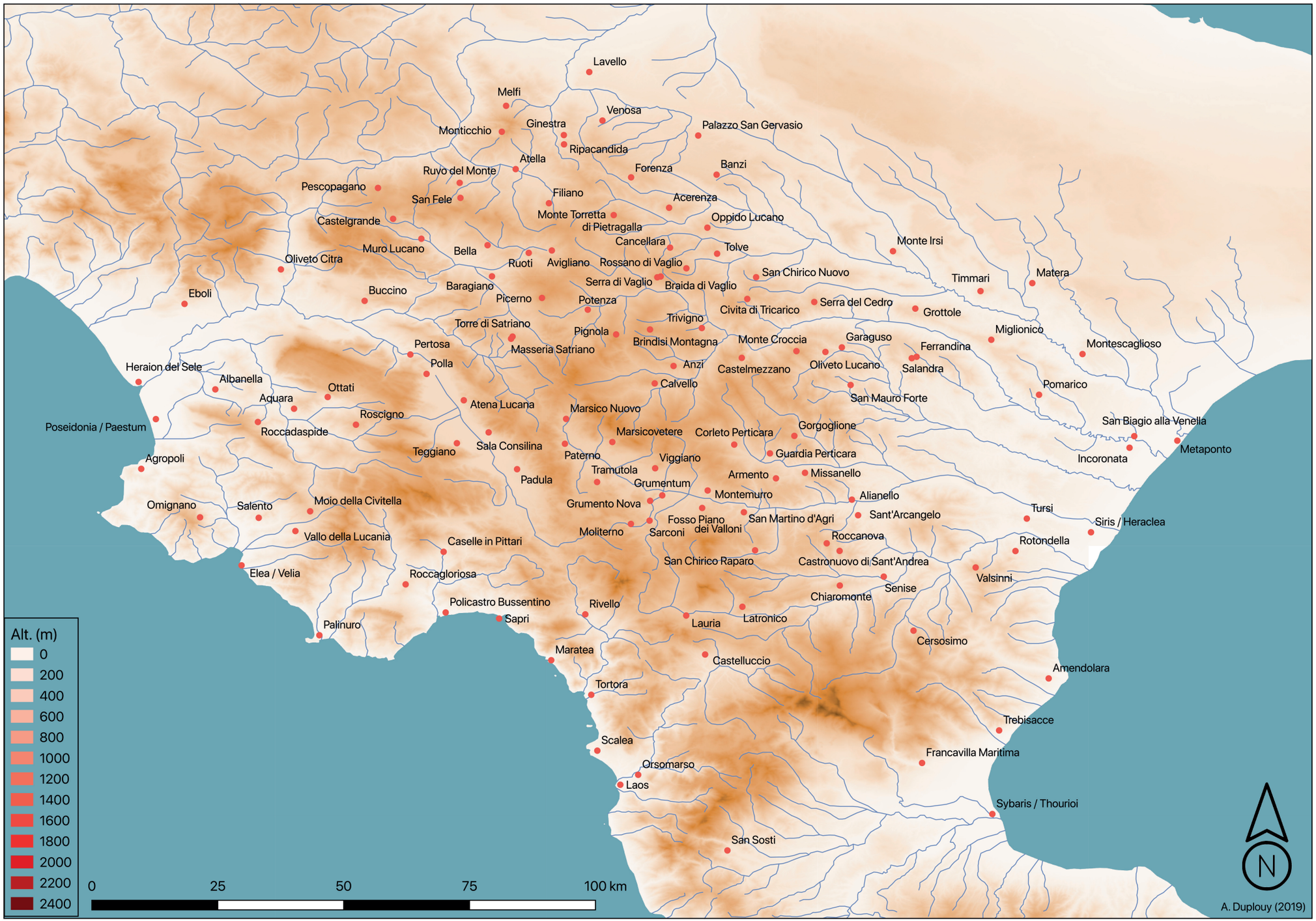
Ce colloque aura été l'occasion de publier de nombreux résultats d'enquêtes de terrain, de recontextualiser des objets de musée, d'esquisser des synthèses régionales et typologiques sur la culture matérielle, de confronter expériences et schémas interprétatifs. En ce sens, il veut être une contribution au renouvellement de nos connaissances, proposer un bilan et tracer des pistes pour une discipline en pleine mutation, entre archéologie préventive et programmée, anciennes et nouvelles techniques de recherche, histoire et anthropologie dans toutes leurs dimensions.

74. Russo Tagliente 1992.

75. De Gennaro 2005 ; Cazanove 2008c, p. 8-14.

76. Holloway 1970, p. 12-24 et Adamesteanu 1970, avec cependant des interprétations diamétralement opposées.

77. Cremonesi 1966.


Lavello
Melfi
Venosa
Monticchio
Ginestra
Palazzo San Gervasio
Ripacandida
Atella
Forenza
Banzi
Ruvo del Monte
Pescopagano
Filiano
San Fele
Acerenza
Monte Torretta
di Pietragalla
Oppido Lucano
Castelgrande
Cancellara
Monte Irsi
Muro Lucano
Bella
Tolve
Oliveto Citra
Ruoti
Avigliano
Rossano di Vaglio
San Chirico Nuovo
Timmari
Matera
Serra di Vaglio
Braida di Vaglio
Eboli
Baragiano
Buccino
Picerno
Potenza
Civita di Tricarico
Serra del Cedro
Grottole
Trivigno
Torre di Satriano
Pignola
Miglionico
Brindisi Montagna
Monte Croccia
Garaguso
Montescaglioso
Pertosa
Masseria Satriano
Ferrandina
Polla
Anzi
Castelmezzano
Oliveto Lucano
Salandra
Heraion del Sele
Albanella
Calvello
Pomarico
Ottati
San Mauro Forte
Aquara
Atena Lucana
Marsico Nuovo
Roscigno
San Biagio alla Venella
Poseidonia / Paestum
Roccadaspide
Marsicovetere
Corleto Perticara
Gorgoglione
Metaponto
Teggiano
Sala Consilina
Guardia Perticara
Agropoli
Paterno
Viggiano
Incoronata
Tramutola
Armento
Missanello
Padula
Grumentum
Montemurro
Alianello
Omignano
Salento
Moio della Civitella
Grumento Nova
Tursi
Fosso Piano
San Martino d'Agri
Sant'Arcangelo
Siris / Heraclea
Vallo della Lucania
Moliterno
Sarconi
dei Valloni
Roccanova
Rotondella
Caselle in Pittari
San Chirico Raparo
Castronuovo di Sant'Andrea
Elea / Velia
Roccagloriosa
Valsinni
Senise
Chiaromonte
Policastro Bussentino
Rivello
Sapri
Lauria
Latronico
Palinuro
Cersosimo
Maratea
Castelluccio
Amendolara
Tortora
Trebisacce
Scalea
Francavilla Marittima
Orsomarso
Laos
Sybaris / Thourioi
San Sosti
Alt. (m)
0
200
400
600
800
1000
1200
1400
1600
1800
2000
2200
2400
0
25
50
75
100 km
N
A. Duplouy (2019)